La promesse de l'Autre dans la vie de Romain GARY

ou l'analyse transgénérationnelle de l'affaire Gary-Ajar

Par Eléonore BECHAUX, Analyste transgénérationnelle Certifiée par Généapsy
Eleonore.bechaux@gmail.com ou www.eleonore-bechaux.com
1ère version en décembre 2015, dernière version de mars 2017.

INTRODUCTION **2**

Partie I – Emile Ajar, une réponse à l'obsession de « l'Autre » **3**
1. Une vie prométhéenne sans limites **3**
2. « Je me suis toujours été un autre » **5**
3. Vie et mort d'Emile Ajar **7**

Partie II – Emile Ajar : une promesse familiale **9**
1. La transmission de sa mère : une cascade de deuils gelés **9**
2. Quelques précisions historiques sur les Juifs de l'Empire russe et à Wilno **11**
3. Une branche maternelle aux multiples confusions **13**
4. Sa branche paternelle, plus d'amour que d'abandon **15**

Partie III – Emile Ajar : une promesse collective **17**
1. La promesse faite à M. Pielkieny **17**
2. La Shoah, un processus vampirique **18**
3. La promesse des Cohanim **19**

CONCLUSION **20**

BIBLIOGRAPHIE **22**

INTRODUCTION

Aviateur combattant aux côtés des Forces aériennes françaises libres, diplomate reconnu, célèbre écrivain couronné par deux Prix Goncourt, réalisateur, époux de stars, autant d'éléments des multiples vies de Romain Gary.
Romain Gary fascine, questionne. Il interroge en priorité l'identité. Cette identité qu'il n'a cessée d'inventer et de ré-inventer, l'identité de son siècle, celle d'un écrivain célèbre, en France et aux Etats-Unis, celle des juifs de l'Europe de l'Est, celle d'un survivant de la Shoah et de la deuxième guerre mondiale, celle d'un homme du XXè siècle.

Mais qui était Romain Gary ?

Les réponses sont multiples. La communauté « garyenne », comme elle se qualifie, a d'ores et déjà porté son regard interdisciplinaire sur cette question. Mais il m'a semblé que la dimension psychologique transgénérationnelle manquait à ces analyses. J'ai donc choisi dans cet article de plonger dans la fin de vie de l'écrivain, véritable concentré et aboutissement de sa quête : l'affaire « Gary-Ajar ». Je tenterai de répondre à la question suivante : **Pour quelles raisons un homme qui avait déjà eu tant de vies s'est-il piégé, au moins en apparence, en se donnant un pseudo littéraire, Emile Ajar, incarné par son petit cousin ?** Autrement dit : **Quelle promesse portent les œuvres d'Ajar et à qui s'adresse-t'elle** ? Outre les multiples interprétations existantes dont je tiendrai compte, j'apporterai un regard transgénérationnel sur cette histoire et montrerai qu'elle s'inscrit non seulement dans la psyché individuelle de Romain Gary, mais aussi dans sa mémoire familiale et au-delà, dans une mémoire collective du XXè siècle.

Romain Gary, cet auteur si étudié, défendu et débattu par des critiques littéraires, journalistes, philosophes, psychanalystes, etc. Faire une analyse transgénérationnelle de ce personnage aux identités multiples, à la généalogie sans cesse inventée et brouillée par ses soins et aux traces des origines juives effacées par les nazis est une entreprise risquée ! Mais c'est à l'homme que je souhaite ici prêter attention, Roman Kacew de son nom de naissance : regarder sa place, dans la société, dans l'Histoire, mais aussi dans sa vie et dans son système familial. Je m'appuierai pour cette analyse sur le remarquable travail de recherche biographique de Myriam Anissimov, complété par de récentes archives mises à disposition du public à l'occasion du centenaire de sa naissance en mai 2014. En outre, comme de véritables échos de sa vie intérieure et de son inconscient, je puiserai des éléments d'analyse dans l'œuvre écrite de Gary (c'est ainsi que je le désignerai) et dans ses différentes interviews. Enfin, je porterai une nouvelle écoute, « transgénérationnelle », aux écrits et propos de la communauté « garyenne ».
Comme dans toute analyse transgénérationnelle, je ne dévoilerai pas « la vérité », ni sur cette affaire ni sur Romain Gary. Mais j'explorerai les conséquences transgénérationnelles, clivantes, de ce qui n'a pas pu être dit, partagé, intégré, dans les générations qui l'ont précédé. Je limiterai parfois mon travail à des hypothèses, voire à des intuitions personnelles, mêlées à des apports théoriques, mais aussi des apports socio-historiques de ce qu'ont pu être les vies de ses ascendants au XIXè siècle.

Je présenterai dans un premier temps comment l'invention d'Emile Ajar est un aboutissement de la vie de Romain Gary, répondant à son obsession de l'« Autre ». Je tenterai ensuite de retisser les liens de cette affaire avec sa mémoire familiale, gelée et vampirisante. Enfin, je découvrirai à quelle promesse collective répond l'œuvre d'Ajar.

Partie I – Emile Ajar, une réponse à l'obsession de « l'Autre »

J'invite le lecteur à se rapporter à *l'Annexe 1* qui donne des repères chronologiques sur la vie et l'œuvre de Romain Gary et sur l'Histoire et à *l'Annexe 2*, son génogramme.

1. Une vie prométhéenne sans limites

> *« Je n'ai été assouvi par aucune de mes vies. La vérité est que j'ai été atteint pas la plus vieille tentation prométhéenne de l'homme : celle de la multiplicité».*
>
> Romain Gary, *Vie et mort d'Emile Ajar*, 1981

Considérons en un premier temps la vie « réelle » de Gary, déjà très multiple. Son histoire est d'emblée plurielle car elle s'ancre dans des univers aux références diverses : chaque date diffère selon le calendrier utilisé (julien ou grégorien), chaque nom se prononce et s'écrit différemment selon qu'il est hébreu, yiddish, russe ou polonais. Roman Kacew, prénom déjà prédestiné, est né le 8 mai 1914 à Wilno dans l'Empire Russe (ville qui deviendra polonaise, Wilna dès 1921 puis en 1944 Vilnius, capitale de la République soviétique de Lituanie, pays indépendant en 1991). Ses parents sont juifs. C'est alors la 1ère guerre mondiale et son père, Arieh-Lieb Kacew, est appelé sous les drapeaux russes. Sa mère, Mina Owczynski, se réfugie avec lui chez ses parents à Sweciany à 200km au Nord Est de Wilno, à la frontière russe, mais très vite ils seront déportés en Russie par les russes qui craignent des alliances des juifs avec les polonais. De 1 à 7 ans, Roman Kacew est donc en fuite avec sa mère et échappe certainement à des pogroms dont sont alors victimes les juifs en Russie. Nous n'avons aucun récit réel sur cet épisode, Gary en parlant avec des images de traineaux et de clichés russes. En 1921, mère et fils retournent à Wilna et retrouvent le père, Arieh-Lieb, avec qui ils vivront jusqu'en 1925. Le petit Roman partage avec sa mère la passion du théâtre et du cinéma. Il bénéficie alors d'une excellente éducation, y compris de la religion juive. Sa mère est modiste et son père tient un cossu magasin de fourrures. En 1925, Arieh-Lieb fait faillite et quitte son épouse pour une femme de 17 ans de moins dont il a 2 enfants en 1925 et 1926 (Valentine et Pavel). Abandonnée par son mari adultère, Mina part pour Varsovie en 1926 en emmenant son fils Roman avec elle. Ils y séjournent deux ans chez l'un des frères cadets de Mina, Borukh Owczynski, et y subissent un très fort anti-sémitisme. En 1928, tous deux arrivent à Nice où séjournent déjà son autre frère, Eliasz Owczynski, son épouse Bella et sa fille Dinah.

Roman arrive donc en France à l'âge de 14 ans. C'est un âge qui reviendra dans ses romans (âge de Janek dans *Education européenne*, de Luc dans *Le grand vestiaire*, de Momo dans *La vie devant soi* et de Ludo dans *Les cerfs-volants*). Un âge de passage, de choix, de détermination, de clivage aussi pour Gary avec son ancienne identité. Dans un contexte d'anti-sémitisme croissant, il perçoit la nécessité de s'intègrer, se fondre, « faire caméléon » et *Roman* devient *Romain.* Brillant, il intègre en 4è le Lycée Masséna de Nice, réservé à la bourgeoisie française, et maîtrise la langue française au point d'y remporter des prix d'excellence. Diplômé en Droit à Paris en 1938 (études faites sans conviction), il se fait remarquer pour ses nouvelles publiées dans différentes revues. Il a l'appel du bleu, celui de la mer, qu'il aime tant, mais aussi celui du ciel où il suivra ses héros : Guynemer, Saint

Exupéry, Mermoz et Kessel. En 1938, il intègre donc l'armée de l'air à Salon-de-Provence. En raison de sa « récente naturalisation française », il est le seul de sa promotion à ne pas être nommé officier, ce qui le blesse profondémment (cf. *la Promesse de l'aube)*. En 1939, il s'engage dans les Forces Aériennes de la France Libre et, avec ruse et détermination (il est recherché comme déserteur), il intègre l'escadrille Lorraine, l'unique escadrille française dont il ne restera des 200 hommes que 5 survivants (dont Gary !). Il parcourt l'Afrique qui l'inspirera pour son roman les *Racines du ciel*. Il apprend alors par télégramme que sa mère est morte, des suites de son diabète et d'un cancer de l'estomac. En 1942, il contracte à Damas une fièvre typhoïde très grave dont il ressort vivant mais atteint de paralysie faciale. A cette période trouble et dangereuse, il se fait appeler Romain Gari de Kacew (Gari est une ville russe et qui signifie « brûle ! » en russe). De retour à Londres, il occupe le poste le plus dangereux d'un avion bombardier : navigateur/observateur, à l'avant, celui qui trouve la route et tient la synchronisation avec les autres bombardiers. Les bombardements auxquels il participe en Allemagne et dans le Nord de la France le marquent profondément. Le 25 janvier 1944, son avion est touché. Tels des héros, Gary et ses compagnons reviennent à Londres, il est une fois de plus survivant ! Il sera médaillé (Légion d'Honneur, Croix de Libération) et fait officier, mais ne volera plus. Il épouse en 1945 Lesley Blanch, une « goy », écrivaine anglaise riche et fantasque. Ce sont pour elle ses 3è noces, elle a 42 ans et ils passent un contrat de liberté réciproque. Durant cette guerre, il travaille sans cesse à un manuscrit. Ce livre ne s'inspire pas de son quotidien mais parle de résistants polonais en Pologne, témoignant déjà de son imagination et de son inspiration personnelle… En 1944, date qu'il qualifiera de seconde naissance, son 1er roman *Education européenne* (publié d'abord en anglais, *Forest of Anger*) est publié sous le nom de Romain GARY. Il a alors 30 ans, un nouveau nom (qu'il va officialiser) et, avec le soutien de son ami André Malraux, il intègre « hors concours » le Ministère des Affaires Etrangères en 1945, dans le cadre de la reconstruction de l'Etat français. Entre temps, la majorité de sa famille a été assassinée par les nazis, nous y reviendrons par la suite. A partir de 1944, Romain Gary écrit plusieurs romans, est en poste diplomatique à Sofia, Berne et Paris et il est remarqué tant pour ses brillants rapports que pour son comportement original. De 1952 à 1954, il est en poste à New York aux Nations Unies. En 1954, suite à plusieurs échecs littéraires, il traverse une profonde dépression accentuée par le succès littéraire de son épouse Lesley Blanch. Sa prise de poste à Los Angelès le remet debout, et il reçoit en 1956 le Prix Goncourt pour son roman écologique visionnaire *Les racines du ciel*. La même année, il rencontre Jean Seberg. C'est un coup de foudre, ils sont tous deux mariés, il a 46 ans, elle a 23 ans. Véritable hégérie de la *Nouvelle vague*, star du film de Godard, *A bout de souffle,* fragile et engagée à la fois, Jean Seberg est un symbole et leur couple fascine. Fruit de leur amour, la naissance d'Alexandre Gary est cachée en raison du divorce douloureux et violent en cours avec Lesley Blanch. Gary tient donc une autre promesse faite à sa mère : avoir une progéniture ! Alexandre est élevé par une nourrice en Espagne qui le rebaptisera Diégo. La relation passionnelle de Gary avec Jean Seberg l'emprisonne progressivement dans son désir d'assouvir son épouse et dans sa jalousie et prend fin vers 1968. Mais en 1970, alors que le FBI s'acharne contre J. Seberg pour ses engagements en faveur des *Black Panthers* et que sa fragilité psychique se confirme par des tentatives de suicide et séjours répétés en hôpital psychiatrique, Gary reconnaît l'enfant qu'elle porte d'un autre. Elle se prénomme Nina Gary, en mémoire de la mère de Romain, Mina. Ce bébé mourra en 2 jours, né prématuré suite à une tentative de suicide de J. Seberg. Jusqu'à son suicide mystérieux à Paris en 1979, Gary

tentera toujours de la protéger d'elle-même, car elle reste la mère de son fils Diégo. Il accompagne par ailleurs sa tante Dinah dans sa maladie d'Alzheimer. L'argent manque, et il mobilise sa puissance créatrice pour écrire dans une frénésie sans précédent. A partir de 1974, Romain écrit sous un nouveau pseudo, Emile Ajar, qu'il fait incarner par son petit-cousin, Paul Pavlowitch. De 1974 à 1980, tout en continuant d'écrire sous le nom et le style de Romain Gary, il écrira ainsi quatre livres signés Ajar, dont un recevra en 1975 le Prix Goncourt (devant P. Modiano), *La vie devant soi*, vendu à plus d'un million d'exemplaires. C'est un cas unique dans l'histoire littéraire française. En 1979, il écrit dans *L'angoisse du Roi Salomon* (signé E. Ajar) : « *Je tiens à vous dire mes jeunes amis, que je n'ai pas échappé aux nazis pendant 4 ans, à la Gestapo, à la déportation, aux raffles pour le Vel d'hiv, aux chambres à gaz et à l'extermination pour me laisser faire par une quelconque mort dite naturelle de 3è ordre, sous de miteux prétextes physiologiques* ». Le 2 décembre 1980, Gary se suicide avec une balle dans la bouche, à Paris, dans son lit, « *car on ne saurait mieux dire. Je me suis enfin exprimé entièrement* », écrit'il dans un mot à la presse. Ses obsèques se tiennent aux Invalides, en présence notamment des Compagnons de la Libération, et ses cendres sont répandues dans la Méditerranée qu'il aimait tant, face à Menton.

Brillant, chanceux, terroriste de l'humour, grand séducteur, profondément humaniste, tyrannique au quotidien, à l'appétit sexuel débordant, théâtral, phallocrate, doté d'une mémoire prodigieuse : autant de qualificatifs qui désignent Romain Gary. Parlant parfaitement quatre langues (polonais, russe, anglais et français), maitrisant l'allemand et le yiddish, il est le premier écrivain à réussir dans deux langues non maternelles et à recevoir deux Prix Goncourt à 20 ans d'intervalle. Il dit être né trois fois, en 1914, puis en 1944 (30 ans) à sa première publication puis en 1974 (60 ans) avec le 1er roman d'Emile Ajar. « *Et je m'en suis tiré du point de vue de l'équilibre psychique, que grâce à la sexualité et au roman, prodigieux moyen d'incarnations nouvelles »* confiera-t'il en interview. Il écrit plus de 32 livres, réalise et co-scénarise des films - au succès moindre.

Sa vie témoigne de ses multiples survivances et renaissances, confirmant en lui le fantasme de l'éternel recommencement et de l'auto-engendrement, qui s'exprime notamment dans ses langues d'expression, dans ses prénoms et noms qu'il se choisit, refusant la marque de « l'autre » imprimée dans le prénom et le nom. Ce fantasme de toute-puissance, l'angoisse et la menace de psychose que l'on sent dans toute l'œuvre de Gary révèlent selon Paul-Claude Racamier un processus de deuil originaire non fait, à savoir « *le processus psychique fondamental par lequel le moi (…) renonce à la possession totale de l'objet, fait son deuil d'un unisson narcissique absolu* (notamment avec la mère) *et d'une constance de l'être indéfinie, et par ce deuil même, qui fonde ses propres origines, opère la découverte de l'objet comme de soi, et l'invention de l'intériorité. Le moi établit ainsi ses origines en reconnaissance qu'il n'est pas le maître absolu de ses origines. C'est le deuil de la toute-puissance* » que Gary ne fera jamais... Les deuils ultérieurs à traverser dans la vie – et ceux qui l'ont précédé - ne pourront se faire « *qu'à la condition de pressentir qu'au-delà de la perte le vide n'est pas total* ». Même l'approche de la mort est impensable dans ces conditions selon Racamier, et il s'agit alors « *plutôt de mourir que de perdre la vie* », et nous verrons que Gary y est parvenu !

2. « Je me suis toujours été un autre »

« Attaqué par le réel sur tous les fronts, refoulé de toutes parts, me heurtant partout à mes limites, je pris l'habitude de me

réfugier dans un monde imaginaire et à y vivre, à travers les personnages que j'inventais, une vie pleine de sens, de justice et de compassion. »

Romain Gary, *La promesse de l'aube*, 1971

Avant de nous plonger dans « l'affaire Gary-Ajar », regardons comment tout au long de sa vie Romain Gary a traité « l'autre », comment il n'a jamais cessé d'être un autre, de s'adresser à un « autre », incapable de vivre vraiment cette altérité avec les « autres » qui l'entouraient.

Romain Gari de Kacew, Romain Gary, Fosco Sinibaldi, Shatan Bogat, et Emile Ajar comptent parmi les pseudo de Roman Kacew. Changer de prénom et de nom est d'abord une affaire de survie quand on est juif au début du XXè siècle, en cette période et en ces lieux. Une manière aussi de se fondre dans la masse. Un jeu aussi, avec les autres et avec soi-même. L'autre est aussi une nécessité, car lui-même n'a jamais eu accès aux documents de l'état civil dont on dispose aujourd'hui, l'URSS ne donnant pas accès à l'état civil lituanien. Il n'avait donc pas d'autre choix que celui de s'inventer, donnant corps à son fantasme d'auto-engendrement. *Gary* signifie « brûle !» en russe, *Ajar* signifie « braise », les interprétations sont évidentes et multiples à la fois… Dans le documentaire *Les Yatzkan,* l'auteure AC Kendall réalise dans sa quête familiale de ses racines juives lituaniennes qu'avoir un autre nom revient à « *avoir un nom sans lieu et sans histoire, se mettre en exil de soi-même* », ce qu'a toujours recherché Gary. Il poursuit cette quête par les voyages qu'il fait toute sa vie, cultivant ainsi son sentiment d'étrangeté (il vivra en France, à New York, en Suisse, à Los Angelès, Calixte, Barcelone, fera des missions en Asie, en Amérique latine, etc.) en vivant chez l'Autre, dans la langue de l'Autre. L'Autre, ce sont aussi les traducteurs qu'il invente, traduisant lui-même ses œuvres (ou retravaillant les traductions), témoignage supplémentaire d'une nécessité permanente d'être des deux côtés du miroir. L'autre permet de se réinventer, d'échapper à son déclin (artistique ou d'homme), de s'auto-engendrer, d'être le thaumaturge qui agite dans l'ombre les ficelles de créatures de chair et de sang (tel le Golem de Prague). Son humour, où d'aucuns verront l'expression de sa judéité, est aussi une mise à distance de sa vie, de son œuvre. Mais c'est un jeu très contrôlé. Ainsi, il dit dans *Pseudo* (au sujet de Tonton Macoute-Gary) «*Ce mépris qu'il a pour l'herbe, pour la drogue, pour l'alcool… Il ne veut à aucun prix se sentir différent, séparé de lui-même… L'égomanie. L'alcool ou la drogue, tu vois, ça le rendrait différent, quelqu'un d'autre, et ça, à aucun prix… Il s'aime passionnément et il évite toutes les séparations*. »

En outre, il est toujours capable d'écrire sur là où il n'est pas (cf. infra son 1er roman *Education européenne*). JF. Hangouët dira ainsi « *Par la puissance de son imagination sensible, par l'étendue de son imaginaire d'écrivain, grâce, aussi, à son exceptionnelle intuition des lieux, des noms, des faits, des langues, Gary restait, et restera, romancier ubiquiste recréant des mondes comme s'il y était* », un art de la distanciation, qui nous renvoie une fois de plus à la notion d'exil de soi…

L'autre au cœur de la vie de Gary est à l'évidence sa mère, Mina Owczynski. Nous lui porterons en seconde partie une attention particulière. Toute l'œuvre de Gary et ses propos révèlent une grande conscience de son emprise sur lui. A partir de là, la femme, « autre » représente une quête d'amour impossible. Il ne peut vivre sans elles ni avec elles qui n'atteignent jamais son idéal. Il répond à cette double-contrainte par la fréquentation quasi quotidienne de prostituées auxquelles il est très attaché. Il fréquente quotidiennement aussi des femmes jeunes, ses secrétaires ou lectrices admiratives. Elles peuvent être rejetées

sans égard. Elles peuvent aussi, comme le furent ses deux épouses, Lesley Blanch (23 ans de mariage) et Jean Seberg, être protégées et mises dans un rapport fraternel. Mais il résume très bien son rapport à elles dans son propos lors d'une interview : « *mon amour excessif de la vie rend mes rapports avec elle très difficiles, comme il est difficile d'aimer une femme qu'on ne peut ni aider, ni changer, ni quitter»*. Dans ses couples, il est déjà un « autre » puisqu'il est le troisième ou le second mari de ses deux épouses, celui qu'on épouse par amour, par choix… Et nous verrons que cela n'est pas sans conséquence dans sa famille !

L'autre, c'est aussi le père, l'absent pour « ce personnage en mal d'auteur » qu'est Gary. Nous y reviendrons également en seconde partie.

Parmi les « autres », il y a aussi les frères d'arme de la France libre, ceux avec lesquels il a combattu, « *la seule communauté humaine physique à laquelle j'ai appartenu à part entière* » dira t'il dans *La nuit sera calme*. Très peu ont survécu, mais ils restent toujours présents en lui et une source permanente d'inspiration pour ses romans. De Gaulle incarne pour lui le mythe de cette communauté, et il lui adressera amicalement tous ses romans. Toute sa vie il sera fidèle et loyal envers ses amis, René Agid, François Bondy, Robert Gallimard et des femmes aussi. Mais tous étaient très conscients que Gary leur assignait un rôle auxquels ils devaient se tenir, sous peine de le perdre comme « ami ».

L'autre, c'est aussi celui que l'on est dans le regard du lecteur, une représentation, loin de soi. Cet autre a fini par étouffer Gary poussé ainsi à se réinventer totalement dans Ajar…

L'autre, c'est enfin un personnage récurrent de l'œuvre de Gary : le *Baron*. Véritable caméléon, homme d'affaire, archétype du truand parmi les truands, de l'idéal parmi les idéalistes. Son rôle se construit par la réinjection, dans l'histoire racontée, de l'interprétation que s'en fait le lecteur (selon JF Hangouët). I. Mosjoukine[1] incarne ce père idéalisé, rêvé et Gary racontera à qui voulait l'entendre qu'il était son père ! Ce baron, c'est ce que voulait être Gary, personne et tout le monde à la fois, auto-engendré comme il l'indique dans *Pseudo* « *Je suis le fils de mes œuvres et le père des mêmes ! Je suis mon propre fils et mon propre père !* ».

Le réel n'a pas de place dans la vie de Gary, le réel c'est l'horreur, et accepter l'autre (et lui-même !) tel qu'il est, est une réalité qui lui est insupportable. L'autre n'est donc personne, n'est qu'une surface où projeter le personnage que l'on veut. Paradoxalement, dans son écriture on sent une très grande empathie pour l'autre, une prise au réel forte, confirmant bien que l'écriture le sauve de son immense blessure narcissique, de sa propre psychose.

3. Vie et mort d'Emile Ajar

> *« C'était une nouvelle naissance. Je recommençais. Tout m'était donné encore une fois. J'avais l'illusion parfaite d'une nouvelle création de moi-même par moi-même. »*
>
> *« Et ce rêve de roman total, personnage et auteur, dont j'ai si longuement parlé dans mon essai « Pour Sganarelle », était enfin à ma portée. Comme je publiais simultanément d'autres romans sous le nom de Romain Gary, le dédoublement était profond. Je faisais mentir le titre de mon livre « Au delà de cette limite votre ticket n'est plus valable ». Je triomphais de ma vieille horreur des limites et du « une fois pour toute ».*

1 Acteur russe, à la carrière internationale, inventeur de « l'effet Mosjoukine » en 1921 que Gary reprend en littérature : un même plan du visage, impassible, d'Ivan Mosjoukine, succedant aux vues d'une assiette de soupe, d'un cercueil, d'une fillette qui joue, le ontre aux yeux des spectateurs respectivement affamé, éploré, tendre.

L'affaire Gary-Ajar est le paroxysme de cette obsession de l'Autre, une sorte d'aboutissement de la vie de Gary. Au début des années 70, Gary vit seul. Les maîtresses se succèdent. C'est un homme blessé, la critique littéraire n'est guère tendre avec lui. Il perd alors son héros de la France libre, véritable figure paternelle, Charles De Gaulle. Reconnu aux Etats-Unis, le monde littéraire parisien boude son œuvre, l'enfermant dans une image qui « juge » Gary et non son œuvre, méprisant ce Gaulliste (on est à la fin des années 60) populaire et lu essentiellement par des femmes... En 1972, il est sous antidépresseur et voit régulièrement un psychanalyste. Il échoue dans sa tentative d'être scénariste. En 1974, il écrit *Les têtes de Stéphanie* sous un pseudo, Shatan Bogart, dont il invente déjà une bio… Mais se démasque très vite, posant ainsi les bases de sa « grande » affaire. Il fait alors de nombreuses crises d'angoisse et est hospitalisé au Vésinet. Il a alors peu d'argent, son divorce d'avec Jean Seberg l'impactant doublement puisque ses revenus du cinéma comptaient pour beaucoup dans le couple et il continue de l'aider en payant les cliniques qui l'accueillent, pour ne pas que son fils ait une mère abandonnée.

En 1974, à 60 ans, à l'âge auquel son père est mort, Gary écrit *Gros-Câlin*, signé d'Emile Ajar : l'histoire d'un homme seul, Cousin, qui a pour seul ami un python. Gary retrouve dans cette écriture l'insolence de sa jeunesse conjuguée au style acquis au fil des années, et met à nu sa grande sensibilité. Robert Gallimard[2] est dans la confidence, tenue sous contrat, et remet le manuscrit aux Editions du Mercure de France. Le livre est un succès. Très vite, l'histoire inventée autour de cet Emile Ajar au Brésil doit s'incarner, ce qu'il demande à son petit cousin Paul Pavlowitch avec lequel il entretient une relation filiale. Le scenario de la supercherie est précisément écrit par Gary. Nous n'entrerons pas dans les détails de l'affaire. Mais des journalistes établissent le lien entre Ajar et Paul Pavlowitch, et par là même un lien avec Gary. Le deuxième roman signé d'Ajar, *La vie devant soi*, remporte le prix Goncourt, le deuxième pour Gary, un cas unique dans l'histoire littéraire ! Notons ici qu'il écrit ce roman en deux semaines, sous antidépresseur, ce qui peut traduire « un virage sous anti-dépresseur » et évoquer une psychose maniaco-dépressive. Et Gary continue de publier au nom de Romain Gary ! Il écrit dans une puissance créatrice folle, avec des livres qui semblent se répondre de par leurs titres, *La vie devant soi* d'Emile Ajar et *Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable* de Gary en 1975 ! Il fait l'impossible, il a su « franchir les limites… ». Pour que personne n'ait de doute sur sa non-paternité des livres signés Ajar, en 1976 il écrit *Pseudo*, signé Ajar, dans lequel Ajar-Pavlowitch règle ses comptes avec Tonton-Macoute-Gary. C'est l'un des livres les plus intimes de Gary, les plus violents aussi pour Pavlowitch qui se voit montré en fou, la mémoire de sa mère insultée, et, torture supplémentaire, a dû dactylographier ce texte ! Pavlowitch prend le livre au premier degré contre lui-même. Il mettra des années pour comprendre que Gary parle avant tout de lui-même dans ce livre. La tension monte entre les deux hommes, la haine aussi. Compte tenu des ventes, c'est aussi une affaire d'argent. Pavlowitch obtient 40% des revenus tirés de l'oeuvre d'Ajar, tout est formalisé par voie d'avocat en mars 1979. Qui de la braise ou du feu restera ? Gary et Pavlowitch sont piégés, chacun se sent victime de l'autre, Gary dépossédé de sa gloire et Pavlowitch marionnette de Gary mais trouvant enfin une place sociale (ce passionné de littérature travaille chez son éditeur). Toujours ce fantasme du mélange : le

[2] son ami, son conseiller, mais aussi le cousin de Claude Gallimard, patron des éditions du même nom et époux de Simone Gallimard, patronne des éditions du Mercure de France

père est le fils et inversement. L'angoisse, la culpabilité et la paranoïa montent chez Gary. Il se sent pris au piège de sa propre machination. Dans *Pseudo* « *Il était là. Quelqu'un, une identité, un piège à vie, une présence-absence, une infirmité, une difformité, une mutilation, qui prenait possession, qui devenait moi. Emile Ajar. Je m'étais incarné. J'étais figé, saisi, immobilisé, tenu, coincé. J'étais, quoi !* », Un contrôle fiscal, la peur de déshonorer Les Compagnons de la Libération par cette affaire, et bien d'autres raisons l'amènent au suicide le 2 décembre 1980 sans avoir révélé qu'il était derrière la plume d'Emile Ajar. Mais une fois encore, Gary franchit les limites de la mort, et six mois plus tard, c'est une résurrection : Paul Pavlowitch dénonce l'affaire, à l'encontre des souhaits de Gary qui voulait que ce soit son fils qui le fasse. *Vie et Mort d'Emile Ajar* de Gary sera publié quelques mois après.
Que nous révèle cette affaire, et surtout, qu'écrit Ajar que n'écrit pas Gary ?
En premier lieu, cette affaire est l'inverse d'une imposture, *ie* quand un auteur dit être l'auteur de quelque chose qu'il n'a pas fait. En outre, l'issue est tragique.
A sa mort, les lecteurs de Gary, plutôt à droite, croisent ceux d'Ajar, plutôt à gauche. Les lecteurs de Gary découvrent une langue nouvelle très inventive, en particulier dans *Gros-Câlin* et *La vie devant soi*. Dans les romans d'Ajar, la géographie est resserrée, plus de paysage, on est au plus près des personnages, des sentiments. Gary y était au plus près de lui-même. L'œuvre d'Ajar c'est le retour aux sources, aux origines, d'un passé d'exclus et de morts. C'est une audace nouvelle. Dans *La vie devant soi*, il met en scène le ruisseau, les bas-fonds (Lola, Momo, Mme Rosa) où il découvre la fraternité, la fidélité et l'amour, des valeurs féminines et christiques pour Gary. Ajar écrit aussi pour la première fois au nom des juifs, « nous les juifs », il n'a plus honte d'appartenir à cette communauté, et nous verrons combien cela a du sens dans son histoire. Pour anecdote, AJAR signifie aussi Association des Juifs Anciens Résistants. Le triangle Gary-Ajar-Pavlowitch permet une mise à distance à son histoire qui lui permet paradoxalement de s'en rapprocher. Il est alors un « grand écrivain ». Mais Gary était un ogre, et face à lui-même, après s'être vampirisé, il se dévore.

Si Romain Gary était venu me consulter en analyse transgénérationnelle, cette première partie aurait pu être son récit de vie, me permettant ensuite de définir avec lui sa quête et son contrat de vie. Sa 1ère quête est « la promesse du triomphe » de sa mère qu'il a accomplie en survivant, en sur-vivant et en défiant les lois de la nature humaine qu'il exécrait. Pour cela, son contrat, et son fantasme, sera l'auto-engendrement, parfait et sans défaut, autrement dit, un choix de détermination et d'invention contre le déterminisme comme le désignera JF Hangouët. Mais, comme nous verrons dans les deux parties suivantes, a t'il vraiment eu ce choix ? N'a t'il pas eu une autre quête au-delà de celle de sa mère derrière laquelle il se cachait?

Partie II – Emile Ajar : une promesse familiale

1. La transmission de sa mère : une cascade de deuils gelés

« Il me fallait tenir ma promesse, revenir à la maison couvert de gloire après cent combats victorieux, écrire Guerre et Paix, devenir Ambassadeur de France, bref, permettre au talent de ma mère de se manifester »

« Avec l'amour maternel, la vie vous fait une promesse qu'elle ne tient jamais. On est obligé ensuite de manger froid jusqu'à

la fin de ses jours. (…) Partout où vous allez, vous portez en vous le poison des comparaisons et vous passez votre temps à attendre ce que vous avez déjà reçu ».
Romain Gary, *La promesse de l'aube,* 1960

Dès son plus jeune âge, Gary se sent manipulé par sa mère, obligé de la défendre et d'honorer sa promesse de gloire. Il en est très conscient, l'affirme et l'écrit, en particulier dans *La promesse de l'aube*. Sa mère, Mina Owczynski est son dibbouk, ce fantôme que décrit la tradition juive, *résidu perpétuel d'un deuil non fait* selon PC. Racamier. Ou peut-être est-elle un vampire, selon la définition de Pérel Wilgowitz : « *quand deux êtres sont indissolublement attachés l'un à l'autre, dans l'impossibilité de mourir comme de naître, un « revenant-en-corps » »*. Cette mère abuse de la loyauté de son fils pour assurer sa propre éternité et ne permet pas à Gary d'entrer dans son processus de deuil originel, à renoncer à sa toute-puissance. En effet, « *cet objet primaire qui fournit la confirmation narcissique au cours du développement doit permettre au sujet de sortir du monde fusionnel du narcissisme primaire avec son caractère de toute puissance* » selon S. Pons Nicolas. En outre, à la mort de sa mère en 1941, Gary n'a aucune manifestation particulière de deuil. Il faut dire que nous sommes en pleine guerre. Mais peut être est-on ici dans une situation de *deuil gelé*, voire *inactivé* que décrit PC Racamier, qui sera tout à la fois dénié et clivé. Selon lui, *il en résulte en corollaire que tout travail refusé par un moi sera supporté par d'autres épaules et d'autres personnes; entre temps, le poids s'en trouvera multiplié*. En outre, ce deuil gelé fera destin : Gary donne le nom de sa mère, Nina, à la fille de Jean Seberg qu'il reconnaît. Elle ne vivra que deux jours, sa mort plongeant sa mère dans un profond désespoir la conduisant probablement au suicide à une période anniversaire (fin aout) 9 ans plus tard. Une expulsion de deuil sur l'Autre…

Mais ce deuil est-il le seul à être « gelé » ?

De Mina Owczynski nous ne savons que peu de choses. Belle femme, elle semble mener une vie d'aisance à Sweciany (à la frontière russe) puis à Varsovie dans ses années de jeunesse. Elle obtient le *guèt* de son premier époux, divorce traditionnel juif, pour des raisons restées inconnues. A 33 ans, elle rejoint sa sœur à Wilno en 1912 pour épouser Arieh-Lieb Kacew. Elle. Se remarier à 33 ans ouvre l'hypothèse d'une première (ou plusieurs ?) maternité et potentiellement d'un enfant perdu. Cette hypothèse a été confirmée en 2014 lors des recherches conduites à Vilnius à l'occasion du centenaire de la naissance de Gary. Mina a eu au moins un enfant avant Roman Kacew, Joseph Bregsztein, né de son 1er mariage en 1902 (Mina a alors 23 ans). Ce fils ainé vit de 1922 à 1923 à Vilnius avec sa mère et Gary (qui a alors 8 ans), puis il part en Allemagne où il tombe gravement malade. Mina a le temps d'y aller et d'accompagner son fils Joseph dans la mort en mai 1923 d'une « maladie ». Laquelle ? Nous pouvons émettre au moins deux hypothèses : la Syphilis ou la Tuberculose. J'opterais pour la 1ère car c'est une maladie que l'on ne nomme pas, une maladie de la honte. En outre, Mina puis Gary auront une phobie très marquée pour la Syphilis (Gary se fait longtemps dépister quotidiennement par son ami mèdecin René Agid). Dans aucun texte de Gary ce frère n'est évoqué explicitement. Seul cet extrait de *Pseudo* où Pavlowitch parle d'un frère pourrait être une évocation de Joseph : « *Lorsque j'étais môme, j'avais honte de mon frère ainé parce qu'il s'était arrêté et allait rester jeune pour toujours. Je le fuyais. Il avait un regard plein d'incompréhension, comme s'il demandait qui lui avait fait ça et pourquoi. Je*

ne savais pas encore que l'incompréhension va toujours plus loin que tout le savoir, plus loin que le génie, et que c'est toujours elle qui a le dernier mot». Mais à 8 ans, on croit au pouvoir de sa pensée magique et à un souhait probable de disparition d'un frère ainé, a fortiori demi-frère et très aimé de sa mère (il porte le prénom du père de Mina, Yossel=Joseph)! Souhait conscient ou non, qui là se réalise, ce qui nous laisse imaginer la culpabilité de Gary. Culpabilité mélée à de la honte, si en outre c'est bien de Syphilis que Joseph est mort. Nous pouvons aussi imaginer la honte et la culpabilité de Mina de n'avoir pas su protéger son fils ainé. C'est Gary qui doit alors porter ce deuil expulsé par sa mère, totalement clivé et dénié, puis toutes les projections sur sa progéniture, lui devenu fils unique. Mina cherchait peut-être ce fils ainé dans le regard de son cadet quand elle lui demandait de regarder le ciel… Gary porte un *Syndrôme du gisant*, bien décrit par le Dr Salomon Sellam, avec le décès inadmissible de son frère ainé, contre les lois de la nature, il a pu encrypter ce frère. Soulignons ici que Mina, atteinte de diabète (« deux maisons », syndrôme potentiel d'exil), meurt d'un cancer de l'estomac, quelques mois avant l'assassinat de toute sa famille par les Nazis… Etrange destin, alors même qu'à Nice, elle avait a priori plus de chances de survivre...

Si l'on revient à Ajar, il est si bien incarné par P. Pawlovitch que celui-ci en est un peu le frère jumeau, ce frère disparu, qui n'existe pas, que l'on demande de jouer. Gary demande à Paul de faire ce que sa mère lui a toujours demandé de faire : être son propre frère… Et pour son double fraternel, Gary reçoit un second Prix Goncourt.

Nous voyons donc là que l'emprise de la mère de Gary sur lui, bien connue de tous ses lecteurs, outre un complexe d'Œdipe non réglé, peut aussi être le fruit d'une première cascade de deuils gelés, jamais nommés par sa mère : Joseph, son fils ainé, auquel s'ajoute certainement celui issu de l'abandon par son second mari. Gary est alors lui-même dans l'incapacité de faire le deuil de sa mère, qui le vampirise… L'expulsion de ces deuils sur Gary par sa mère engendre une grande confusion identitaire, et selon PC Racamier *« nul ne sait plus très bien qui est l'enfant de qui ; nul ne sait plus au juste qui pense quoi ; nul ne sait d'où provient le tracas pesant secret qui s'impose aux familles, de génération en génération, (…) sait-on ce qui est vrai ou ne l'est pas* ». Ainsi, dans *Pseudo* toujours « *Méfiez-vous. Les mots ennemis vous écoutent. Tout fait semblant, rien n'est authentique et ne le sera jamais tant que nous ne sommes pas, ne serons pas nos propres auteurs, notre propre œuvre.* »

2. Quelques précisions historiques sur les Juifs de l'Empire russe et à Wilno

Faute d'informations généalogiques supplémentaires sur les 4è et 7è générations qui précèdent Gary, nous apporterons ici des précisions historiques sur la vie des Juifs dans la région de Wilno. Au XVIè siècle, une importante migration des juifs de Pologne se produit vers l'Ukraine, la Biélorussie et la Lituanie. A Moscou, Ivan le Terrible interdit la présence des Juifs et les tsars seront jusqu'à la fin méfiants à leur égard. Au XVIIIè siècle, la politique du gouvernement russe envers les Juifs est perçue comme le produit d'une tension non résolue entre intégration et ségrégation qui aboutit à des lois et règlements contradictoires, du règne de Catherine la Grande (r.1762-1796) à la chute de la dynastie des Romanov à l'hiver 1917. A la fin de son règne en 1790, elle crée une *zone de résidence* qui s'étend de la mer Baltique à la mer Noire dans la partie occidentale de l'Empire. Elle cantonne les Juifs dans cette limite géographique et leur interdit de s'installer dans les régions de l'intérieur de la Russie. Alexandre II (1855-1881), le Tsar Libérateur, élargit la politique d'intégration des Juifs russes dans le corps politique, interdit la conscription d'enfants, élargit l'autorisation

d'installation des Juifs en dehors de la zone de résidence, et les restrictions économiques et éducatives contre les Juifs sont levées. Beaucoup d'intellectuels juifs s'attendent à une émancipation imminente des Juifs dans le cadre des grandes réformes. Mais l'émancipation n'est jamais venue.
Le 1er mars 1881, Alexandre II est assassiné, son fils Alexandre III lui succède. Son avènement est un tournant majeur dans l'histoire juive russe. Des rumeurs circulent dans tout l'empire tsariste affirmant que le nouveau tsar a donné au peuple le droit de « battre les Juifs » en guise de représailles. La première vague de massacres désignés comme *pogroms* commence et dure jusqu'en 1884, les plus nombreux survenant en Ukraine. Au cours de ces deux ans, on rapporte des actes de violence contre les Juifs dans plus de 200 localités juives. En mai 1882, le gouvernement adopte une série de lois concernant les Juifs. Élaborées par un antisémite notoire, ces lois demeurent en vigueur jusqu'à la chute de la Maison Romanov, en 1917. C'est dans cette situation que se produisent les premiers frémissements du sionisme moderne en Russie. D'autres Juifs, adversaires de l'émigration, sont attirés par les mouvements révolutionnaires et un certain nombre d'autres partis politiques sont formés par des Juifs (*Bund* à Vilna). Les contradictions s'intensifient pendant les dernières années du régime de Nicolas II. D'une part, les règlements régissant les élections limitent le droit de vote des Juifs, d'autre part, la Russie s'engage dans la guerre en 1914 avec l'espoir de faire diversion aux difficultés internes d'un régime de plus en plus contesté. Les régions dans lesquelles vivent la plus grande population juive du monde sont prises dans la bataille, ce qui contraint le gouvernement russe à abolir la zone de résidence en été 1916, mesure temporaire visant à stopper les centaines de milliers de juifs fuyant le front, dont Gary et sa mère. Alors que plus d'un demi-million de Juifs servent fièrement et courageusement dans l'armée russe (dont Arieh-Lieb Kacew, le père de Gary), leurs coreligionnaires sont accusés de déloyauté et de trahison par le haut commandement et sont pour la plupart déportés en Russie ou obligés de fuir.

A la fin de la partition de la Pologne, en 1795, la population juive de l'Empire russe est estimée à 1 million de personnes. En 1917, on l'estime à 6 millions ! Le reste de la population ne croît pas autant (lien probable à une forte baisse de la mortalité infantile dans la communauté juive). Ceci entraîne en premier lieu une migration intra-empire, avec une forte dynamique d'urbanisation, puis vers l'Amérique (3 millions environ) encouragée par les *pogroms* en fort développement à compter de 1881. A la fin de la période impériale, il y a globalement une paupérisation de la population juive. Enfin, malgré la grande créativité culturelle, religieuse, politique et littéraire dont Wilno est l'une des capitales, la communauté juive se divise profondément autour de fractures religieuses et idéologiques. La famille de Gary (tant paternelle que maternelle), de classe sociale supérieure, est épargnée par les mouvements migratoires, excepté vers la Pologne au début du XXè siècle où iront plusieurs membres de la famille de la mère de Gary (ils ont fait des études et sont devenus mèdecin, avocat) ainsi que son père dans les années 30 (Varsovie) mais qui reviendra à Wilno en 40… au mauvais moment !

Wilno a une position particulière dans cette région. Vilna, surnommée *La Jérusalem du Nord*, est un centre mondial d'étude de la Torah connu avec la loi du Gaon, traduction particulière de la Torah qui s'oppose au mouvement hasidique (1720-1797). En 1897, 40% de la population de Wilno est juive, le reste étant à 30% polonais, 20% russe et une très faible

partie lituanienne. Au XIXè siècle, la ville connaît une vraie modernisation : réseaux téléphoniques et télégraphiques, rail, électricité, etc. Notons ici que parmi les 6 familles juives possedant le téléphone, les Kacew en bénéficient, marque de leur rang ! En 1831 et surtout 1863 connaissent une rébellion polonaise fortement réprimée par les Russes qui interdisent le yiddish. En 1915, Vilna est au cœur du front et les allemands confisquent tout, c'est la faim et la maladie. En 1922, Vilna devient Wilno, polonaise. L'entre-deux guerre est une période faste pour la communauté juive qui développe la culture yiddish et le rayonnement de la Grande Synagogue, développement que ne connaîtra pas Gary parti avec sa mère pour Varsovie en 1925.

3. Une branche maternelle aux multiples confusions

> *« La révolution bolchevique, cette grande purificatrice, a tout balayé. Je ne saurai donc jamais s'ils étaient frères et sœurs, et s'il y eut inceste. Il s'agit sans doute d'une simple rumeur intérieure : le psychisme et le subconscient ont toujours eu la langue empoisonnée. Calomniez, calomniez, il en restera toujours quelque chose, c'est sans doute moi. Je me sens le produit d'une consanguinité intolérable et fraternelle, charriée par mon sang d'un massacre à l'autre, mourant sous la torture, torturé et tortionnaire, terroriste et terrorisé, (…) je me scinde en deux, schizo (…). »*
>
> Emile Ajar, *Pseudo*, 1976 – Pavlowitch évoque Gary et Dina

Le deuil de Joseph que nous venons d'évoquer précédemment est d'autant plus dénié et clivé qu'il vient réveiller d'autres deuils non intégrés par Mina. En effet, l'établissement du génogramme de Gary (Annexe 2) m'a révélé un probable secret de filiation. Il apparaît que Mina, née le 9 janvier 1879, vient à peine un mois après son frère Eliasz Owczynski, ainé de la famille, né le 3 décembre 1878. Si nous sommes obligés à la prudence au regard de la faible fiabilité des informations officielles disponibles (travestissement de la vérité pour nécessité de survie des juifs, destruction des papiers lors des guerres et par les nazis, etc.), comme le dit Pavlowitch, « tout le monde a de faux papiers dans cette famille», au propre comme au figuré, ceci interroge une analyste transgénérationnelle!

Mon hypothèse est la suivante : Eliasz ou Mina ont pu être recueilli par la famille Owczynski suite aux *pogroms* perpétrés dans la région de Sweciany à partir de 1881. Ils seraient alors frères de lait ?

Ceci est à mettre en résonnance avec les récits de Gary sur un père inventé (Ivan Mosjoukine et d'autres), comme s'il y avait un secret sur sa filiation. Certes, nous verrons par la suite que son père a été absent, mais il n'y a jamais eu secret. Il a peut-être donc endossé le secret de sa mère. Selon Serge Tisseron, Mina serait dans *l'indicible* de ce décès et Gary dans *l'innommable* (voire dans « l'étape suivante » qu'est *l'impensable* si personne n'a jamais dit cela à Mina). Le décès de Joseph (fils ainé de Mina), qui porte le prénom de son grand-père maternel réveille donc certainement ce secret et ses blessures liées à une mort contraire aux lois de la nature, les parents d'un bébé (voire de toute une famille excepté ce bébé). Ainsi toujours selon Tisseron, *« les clivages à l'intérieur du psychisme et la souffrance l'accompagnant (…) détermineront l'apparition de constructions névrotiques d'où découlent les diverses formes de suintement du secret* ».

L'affaire Gary-Ajar nous laisse entrevoir ces *suintements* du secret. En effet, Paul Pavlowitch incarne parfaitement Ajar, ce personnage-auteur de *La vie devant soi* et de *Pseudo* : torturé, ultra-sensible, révolté, incohérent parfois, pulsionnel. C'est le petit-cousin de Gary, le petit-

fils d'Eliasz, le « frère ainé » de Mina. Lui et Gary sont parmi les rares survivants de la Shoah de cette branche.
Qui est Paul Pavlowitch ?
Il est le 3è enfant, et le 2è fils (comme Gary) de Dinah Owczynski et de Paul Pavlowitch. Ce dernier est d'origine bulgare, veuf, arrivé à Nice depuis l'Angleterre. Il épouse Dinah au début des années 30 à condition qu'elle se convertisse (chrétien orthodoxe), alors même que sa mère Bella, épouse d'Eliasz, est une juive très pieuse. En outre, il est notoirement antisémite et alcoolique. Il prénomme son second fils comme lui, dans un narcissisme aigu. Pourtant, Paul-fils se fait longtemps appeler Alex (prénom que portera le fils de Gary, lui-même surnommé Diégo). L'on comprend que Paul Pavlowitch-fils, soutenu dans sa volonté d'émancipation par Gary (qui lui paie des études à Harvard, lui donne un toit à Nice puis à Paris), endosse avec plaisir en 1974 le rôle d'Ajar. Le nom et le prénom du père sont lourds à porter pour cet homme épris de littérature et de liberté. Lui aussi est *en quête d'auteur* finalement ! En outre, Gary détestait notoirement Paul Pavowitch-père…

Pseudo, l'un des romans les plus intimes de Gary, nous donne à voir ces éléments de confusion dans sa famille maternelle.
Il y est notamment question d'un inceste, nommé ainsi, entre Gary (« Tonton Macoute ») et Dinah, cousins germains avec 8 ans d'écart, dont Paul Pavlowitch serait le fruit ? Certes, Gary a toute sa vie soutenu financièrement sa tante Bella puis Dinah, de là à imaginer un amour charnel entre Gary et Dinah. Un fantasme ? Peut-être. Sûrement…
Mais cela ne raconterait-il pas d'autres choses ?
L'incestuel, autrement dit selon PC Racamier, « *ce qui dans la vie (…) familiale, porte en soi l'empreinte de l'inceste non fantasmé* », apparaît à plusieurs niveaux de cette branche. J'illustrerai cela par trois « alliances », sans pouvoir remonter au-dessus du grand-père de Gary, faute de données.
Son oncle maternel, Borukh-Abraham, avocat à Varsovie, épouse sa cousine germaine Maria Owczynski. Ils forment un couple très uni selon Myriam Anissimov. Ils mènent une vie bourgeoise à Varsovie. Ils ont un fils, Sasza, d'un an l'ainé de Gary, qui décède à l'âge de 8 ans, en 1921. Gary et sa mère vivent notamment chez eux à Varsovie en 1926. On peut imaginer le rapport projectif de ce couple avec Gary, « portant » un mort de plus. Jusqu'à la fin de ses jours, il soutiendra aussi financièrement Maria Owczynski. Le mariage entre cousins germains n'était pas rare à cette époque, mais il est selon moi à souligner ici.
Sa tante maternelle, Rivka, cadette de Mina, épouse Borukh Kacew, le frère cadet d'Arieh-Leib Kacew, père de Gary. Les deux soeurs font donc la même alliance familiale, tel un « inceste croisé ».
Cette endogamie est classique dans une stratégie de survie juive, dans des ghettos, et dans la volonté de se marier au sein de la communauté juive. Cependant, les études démographiques de l'époque révèlent une très forte croissance démographique, qui permettait donc d'aller vers une exogamie. Il s'agit peut-être là aussi d'une endogamie de classe.
Qu'exprime Gary en nous parlant si ouvertement d'un inceste entre lui et Dinah dont le fruit serait Paul Pavlowitch? En celui-ci je ne crois pas. Je pense que *Pseudo,* livre pulsionnel, lui est dicté par une pensée inconsciente, et, comme le révèle l'extrait qui introduit cette partie : il pressent de l'inceste dans sa branche maternelle entre un frère et une sœur. Lesquels ? Et j'en viens là à ma 3è alliance endogamique.

Eliasz, le frère ainé de Mina, « *la Brebis galeuse* » (*Pseudo*), se distingue dans sa famille par un grand amour du jeu qui le conduit à monter des arnaques pour rembourser ses créanciers et fuir à Berlin où il ouvre un salon de jeux clandestin. A Nice, où il arrive avant Mina, il parvient à monter une bijouterie mais arnaque les assurances (incendies). Il change de prénom pour Liova et ne fera jamais de prison. Sa femme, Bella, très pieuse, prie chaque jour à la Synagogue pour son mari… Quelle pouvait être leur relation de couple? A priori guère enviable. Mina le rejoint à Nice en 1928. Eliasz puis Dinah aident financièrement Mina qui connaît alors des heures sombres à Nice. Après avoir vécu de la revente d'objets de l'aristocratie russe installée sur place, elle gère une petite pension qui lui permet de vivre modestement avec son fils. N'oublions pas en outre que de 1915 à 1921 Mina a fuit avec son fils en Russie, d'abord chez ses parents, mais où ensuite ? Et avec qui ? Est-ce avec Eliasz qui prend alors une place de mari et de père de Roman auprès de Mina ? A priori non car à ce moment là Eliasz est déjà marié à Bella et père de Dinah. Ou Mina part-elle avec ses parents et se rapproche-t'elle alors de son père Joseph, qui ne l'est peut-être pas? Lui a t'il alors fait payer sa dette d'adoption en l'incestant ? Ou peut-être Joseph est-il un oncle maternel de Mina, qui l'aurait recueillie, ce qui expliquerait cette intuition de Gary d'un *inceste fraternel*. Nous n'en savons rien. Gary en a peut-être gardé une empreinte mémorielle inconsciente. Notons ici qu'il se suicide la veille de l'anniversaire d'Eliasz.
Et ce système incestuel peut tout autant s'expliquer par une endogamie clanique au sein de la communauté juive ashkenase, que par l'acquittement d'une dette d'adoption contractée par Mina. Selon Racamier, deuil figé et inceste sont entremélés, *« là où se trouvent de l'inceste et du secret on trouvera toujours, enfoui, à jamais absent mais omniprésent, un deuil ou une dépression, qui ont été figés, amalgamés et expulsés. »*
Gary, en prenant soin de Paul Pavlowitch (et avant lui de Dinah et Bella), rééquilibre une *dette* contractée par Mina dans le « Grand livre des comptes » inconscients de la famille. Mais par l'emprise qu'il a sur P. Pavlowitch, il lui fait aussi payer quelque chose… Peut-être un vécu de Mina avec Eliasz ou avec son père Jossel? Nous ne saurons jamais…

4. Sa branche paternelle, plus d'amour que d'abandon

> *« Je ne renie pas mes origines, je prends simplement des précautions pour l'avenir. Ce n'est pas vrai que mon père s'appelait Lévi. Mon père n'était pas juif, c'est des insinuations. Je leur ai répété dix fois que je n'étais pas Lévi, que j'avais assez d'emmerdements comme ça. Je leur ai gueulé « pas Lévi, pas Lévi ! » et ils ont dû transcrire Pahlévi. Mais c'est Pavlowitch et d'ailleurs je ne m'appelle pas comme ça non plus. »*
>
> Emile Ajar, *Pseudo,* 1976

Arieh-Lieb Kacew, le père de Gary, était affilié en tant que commerçant à la 2è guilde Troki des fourreurs de Wilno et appartenait à la catégorie sociale des « petits bourgeois », ce qui offrait certains privilèges comme de pouvoir sortir de la zone de résidence assignée aux juifs par l'Empire russe. Or, le génogramme de Gary nous apprend que son arrière-grand-père paternel s'appelle Mordukh Shlioma Katz et la biographe M. Annissimov indique que ce changement intervient le 6 septembre 1907. A cette date, Fairush-David a 56 ans, et tous ses enfants portent déjà le nom de Kacew. A mon sens, cette date peut correspondre à celle de l'enregistrement administratif russe mais que la communauté juive a depuis longtemps

enregistré ce changement de patronyme. Gary n'est donc pas le premier homme de sa lignée paternelle à changer de nom de famille ?
Katz signifie *chat* en yiddish. Une 1ère hypothèse, selon moi simpliste, serait d'imaginer que Fairush Katz, le grand-père paternel de Gary, qui ouvrit en 1873 un florissant magasin de fourrures « *F. KACEW et Fils* », trouvait un tel nom mal venu. Certes. Mais, Kacew qui signifie *boucher* en yiddish, est-il plus vendeur ? Une seconde hypothèse serait que Kacew soit une traduction de Katz en russe…
Mais comment opposer un choix de marketing à toutes les implications du nom de Katz, contraction en yiddish de « Kohen-Tzedek », ou « prêtre de justice ». Pour mémoire, d'après la Torah, *Cohen* (héb. כהן, plur. cohanim, litt. « dédié, dévoué ») est un titre conféré à Aaron, le frère de Moïse de la tribu de Lévi et à sa descendance masculine, afin de les désigner comme « dévoués » au service du Temple de Jérusalem. Il s'agit donc de membres du clergé hébreu qui réalisaient les sacrifices et autres services dans le Temple. Depuis la destruction du Temple, le nom a continué à se transmettre de père en fils. Le statut de la première « montée » à la Torah revient symboliquement aux cohanim, en remplacement des anciens sacrifices. Les cohanim continuent à jouir d'un statut personnel distinctif dans le judaïsme, et sont astreints à des règles et lois particulières dans les communautés orthodoxes.
Quelle raison avait donc Fairush-David Katz, entrepreneur à succès, de quitter ce rang offert par son patronyme?
Ma troisième hypothèse justifiant le changement de patronyme du grand-père de Gary est qu'il a épousé une femme veuve ou divorcée, acte interdit pour les Cohen (les femmes converties aussi, c'est une autre hypothèse, à laquelle je ne crois guère à cette époque). Rivka Zlata Trabunski, grand-mère paternelle de Romain Gary, serait donc une femme « impure » (veuve ou divorcée) selon la Torah, ne permettant pas à son second époux de rester Cohen. Ce serait donc par amour que le grand-père paternel de Gary rompt avec sa lignée et avec son propre père. Cette alliance marque les hommes de sa descendance puisqu'il y aura répétition, étonnante pour l'époque : le père de Gary épouse une femme divorcée de 33 ans et Gary épouse lui-même deux femmes divorcées (3è noces pour L. Blanch et 2è noces pour J. Seberg). A chaque fois, ces hommes sont donc des seconds époux, voire des 3è. Leurs épouses sont aussi des femmes de tête, des femmes qu'ils aiment, mais dont ils se lassent. En outre, ces hommes seront en incapacité d'être des pères présents à leur tour pour leur fils, comme si la rupture de Fairush-David d'avec Mordekhai-Shlomo de par son changement de patronyme, n'avait jamais pu être intégrée par le système familial. Notons ici que le père de Gary était alcoolique. Gary ne buvait jamais, forme de lien à son père par antagonie. Comme son père, il est mort « assassiné » par balle (Gary considérait le suicide comme un assassinat), lien père-fils dans l'ultime de la vie. Gary lui-même, est à la fois très attentif à son fils mais reste un père absent, qui émancipe son fils en 1979, alors qu'il n'a que 17 ans. Et il le met symboliquement en rivalité avec Paul Pavlowitch, ce qui sera manifeste lors de la dénonciation de l'affaire Gary-Ajar qui devait être opérée par Diégo Gary…
En outre, selon l'opinion dominante, celle du judaïsme rabbinique orthodoxe, si l'ascendance du titre de Lévi ou Cohen est exclusivement patrilinéaire, elle est conditionnée par l'appartenance préalable de l'individu au peuple juif, laquelle appartenance ne se transmet que de façon strictement matrilinéaire. Aussi, par ce mariage avec une femme divorcée (ou autre « statut » impur) et son obligation à quitter cette lignée, cette rupture est définitive.

Par cette interprétation, un lien est établi entre Gary et son grand-père de par l'utilisation d'un nouveau patronyme et une rupture avec son ascendance. Bien malgré lui, Gary, de par ses multiples changements de noms et en épousant par amour des femmes divorcées, s'inscrit donc aussi dans sa lignée paternelle.
Et voyons comment Emile Ajar permettra à Gary de rétablir un lien avec son arrière-grand-père paternel…

Partie III – Emile Ajar : une promesse collective…

« Est-ce que je n'étais pas devenu python pour échapper à mon caractère juif ? Donc cet infâme. Je connais maintenant la raison de tous mes efforts pour fuir mon identité, la cause de toutes mes angoisses et pipis de peur, de ma culpabilité et de mon refus d'hérédité. Je suis juif, docteur, d'où haine de soi-même et racisme à son propre égard. D'où nœud sur nœud, invention en chaîne d'identités qui n'ont pas donné le Christ au monde et ne risquent donc pas la persécution et la rancœur haineuse des chrétiens».

Emile Ajar, *Pseudo*, 1976

1. La promesse faite à M. Pielkieny

Dans *La promesse de l'aube*, Gary évoque une histoire qui lui serait arrivée durant son enfance, à Wilno. Cet épisode intervient juste après la célèbre scène où sa mère, calomniée par ses voisines de palier pour un prétendu recel d'objets volés, frappe à toutes les portes de l'immeuble, tenant son fils par la main, et insulte dans la cage d'escalier ces « *sales petites punaises bourgeoises* » en leur criant que son fils sera un jour : « *ambassadeur de France, chevalier de la Légion d'honneur, grand auteur dramatique et qu'il s'habillera à Londres* ». L'un des voisins de palier, un certain M. Piekielny, fut impressionné par la prophétie et par la certitude de cette mère. Ainsi il proposa pendant plusieurs jours des rahat-lokoum au petit garçon pour s'approcher de lui, jusqu'au jour où il lui demanda, « *une flamme d'ambition insensée dans son regard* », de dire à tous les grands personnages que Romain Gary allait rencontrer dans sa vie promise qu'au « n°16 de la rue Grande-Pohulanka, à Wilno, habitait M. Piekielny… ». Et Romain Gary allait vraiment tenir sa promesse, tout au long de sa vie d'adulte et notamment lors de ses rencontres avec tous les grands de ce monde (aux Nations Unies, à Los Angelès, etc.). Quant à M. Piekielny, qui signifie « infernal » en polonais, il finira selon le roman en savon pour « *satisfaire les besoins de propreté des nazis*».
Cette promesse est sa lettre de mission, son récit des Origines, le fondement éthique de son écriture : témoigner, dire que personne ne peut disparaître à tout jamais, les Vivants sont dépositaires de la mémoire, l'Autre peut exister dans la voix de celui qui est vivant. Selon Paul Audi, un sociologue de la communauté garyenne, Gary a une mission de témoin, de gardien de mémoire, au-delà des limites du temps. Ecrire revient à tenir sa parole, être responsable de ce qui lui a été légué. Cela reprend un titre de ses romans, il a « Charge d'âme ». Et c'est pour cela que dans l'écriture il est présent à l'Autre, ce qu'il ne sait faire dans le réel comme nous l'avons vu en 1ère partie.
Si nous avons vu dans la seconde partie les « âmes famililales » dont il est chargé, dont il est le témoin, quels sont les effets sur Gary des assassinats nazis et des persécutions antisémites perpétrés contre sa famille, et plus globalement, contre la communauté juive ? Ajar aura t'il une écriture différente de celle de Gary quant à cette question ?

2. La Shoah, un processus vampirique

« Les juifs sont très accrocheurs quand ils ont été exterminés, ce sont ceux qui reviennent le plus »
Emile Ajar, *La vie devant soi,* 1975

La quasi totalité de la famille de Gary est assassinée dans ce que l'on appelle « *La shoah par balles* », portée à connaissance récemment par les travaux du Père Desbois au début des années 2000. En effet, dès 1941 les troupes allemandes arrivent à Wilno et ses environs. 70 000 juifs y résident. Il n'en reste plus que 2 000 en 1944. Ils sont pour la plupart assassinés sur un site à 8 kilomètres au sud de Vilnius, un dépôt de carburant abandonné par les soviétiques pendant leur retraite, dans la forêt de Ponary, site choisi par l'Einsatzkommando 9 (Einsatzgruppen traduction littérale : « groupes d'intervention ») de Walter Stahlecker comme site d'extermination. Ce site présente une vingtaine de fosses de stockage, prêtes à engloutir la totalité des juifs de Vilnius. Tout commence le 31 août 1941. 2 019 femmes, 864 hommes et 817 enfants y sont roués de coups par des tueurs ivres d'alcool, de haine, avant d'être déshabillés et fusillés. Contrairement aux partisans, les juifs devaient se déshabiller, avant d'être assassinés. Le plus grand nombre de juifs massacrés en une seule fois est de 10 000. Les juifs ne savaient pas qu'ils allaient être exécutés, les fosses étaient déjà creusées par d'autres juifs. On les amenait, on leur ordonnait de s'allonger et on leur tirait dessus à la mitraillette, puis d'autres venaient les enterrer, et ils étaient tués à leur tour. Ils les tuaient par rangées. En effet, quand après la guerre on a déterré les corps, on s'est aperçu qu'ils étaient alignés comme des bûches, les mains attachées dans le dos. Les exécutions eurent lieu entre juillet 1941 et août 1944. La famille maternelle de Gary (au moins 7 membres), le père de Gary, ont été assassinés par balles sur ce site. Son père et sa famille, fourreur, fournissait l'armée allemande et a été « épargné » jusqu'en 1943. La seconde épouse du père de Gary et ses deux enfants ont été déportés et tués dans des camps.

Quelles traces un tel acte laisse dans la psyché des survivants ? Un acte innommable -que je nomme ici volontairement, pour aller au-delà de ce que pouvait imaginer Gary (et sa mère) sans jamais avoir eu ces informations.
Outre le *Syndrome du survivant*, avec sa culpabilité (pourquoi moi ?) et l'incompréhension qu'il comporte, je développerai ici la pensée de Pérel Wilgowitz, qui peut nous éclairer sur la psyché de Gary. Selon elle, quand des ascendants sont morts sans sépulture, ses descendants sont exposés à une sourde revenance-en-corps. Les lois du genos exigent qu'à tout trepassé soient accordés pleurs et sépultures. Les rites funéraires relient une génération à une autre, l'absence de cérémonie funèbre les cimente l'une à l'autre : la famille constitue un même corps à corps à travers les âges. L'identification à la race toute entière perpétue le retour d'une lourde fatalité, d'un enchaînement vampirique. Selon elle, la destruction des Juifs programmée par les Nazis a gravé la Shoah, l'anéantissement, sur un double registre : individuel et collectif, appelant une double élaboration de la mémoire, individuelle et collective. Le psychanalyste Gérard Haddad parle d'une contamination radioactive familiale et collective dans *Lumière des astres éteints*. Elie Wiesel en 1987 évoque le sentiment d'impuissance du survivant dont le langage sur le sujet ne peut qu'être « imparfait ». *L'indicible* œuvre jusque chez les descendants. Les survivants sont sous la double-contrainte de devoir oublier, couper les fils de la mémoire, et témoigner. Aujourd'hui encore, montrer, parler, écrire sur la Shoah reste très délicat, car cela atteint directement les

survivants et qu'il y a risque de banalisation. Le dernier film de L. Nemes, *Le fils de Saül*, montre de façon flouee et davantage par les bruits l'horreur inexprimable, non montrable. Mais ce film témoigne aussi de la volonté folle de certains juifs dans les camps de montrer cette horreur en enterrant des écrits descriptifs de la Solution finale, et en prenant des photos. Enfin, ce film témoigne de l'acte ultime qui redonne humanité : donner une sépulture, à un enfant, même –et surtout- si ce n'est pas le sien, comme pour enterrer un futur dibbouk collectif.

Selon Pérel Wilgowitz encore, à leurs propres pertes individuelles, ils ont dû affronter la volonté folle d'une éradication raciale globale, totalitaire. Les envies de suicide surviennent aux âges des déportations, des angoisses profondes sont là quand il y a des séparations, ce que l'on retrouve bien chez Gary lors de ses échecs littéraires ou de ses divorces, et sa fin de vie tragique. L'inhumanité de l'homicide et de l'infanticide, vampirisme absolu de l'Histoire, meurtres de l'ascendance et de la descendance, dont le but était de nier tant la naissance que la mort de millions d'êtres humains, a inscrit en lettres incandescentes l'absence de dépouille mortelle et de sépulture imaginable, trauma qui vient s'ajouter à toutes les persécutions antérieures des Juifs dont nous supposons Mina, la mère de Gary, déjà une victime directe.

En tentant en outre d'effacer les traces mêmes de leurs crimes de masse contre l'humanité, les nazis ont voulu éliminer jusqu'à la mémoire de leur destructivité insensée et supprimer à jamais tout souvenir de leurs victimes. Ce sont des « assassins de la mémoire » selon Pierre Vidal-Naquet. Aussi, les descendants de rescapés sont soumis à une gamme d'identifications que les modèles classiques n'explicitent pas suffisamment. Des formes identificatoires vampiriques, branchées sur des figures de non-vies/non-morts, ou de survie, continuent à opérer chez des hommes comme Gary. Donner sens à ce qui fut littéralement insensé était une tache surhumaine, le réel perd son sens. Et l'on comprend l'horreur que constitue le réel pour Gary…

3. La promesse des Cohanim

Quel rapport avait Gary avec sa judéité ?

Gary l'exprime dans son humour, « juif », qu'il qualifie de terroriste, qui conjure la souffrance et le malheur et offre un décalage avec l'insupportable réalité. Toute son œuvre, et ce dès ses premières publications (*Le vin des morts*), et sa façon d'être au monde en est marquée, ce dont témoigne largement Lesley Blanch dans un récent récit autobiographique.

Même si la guerre est présente dans une grande partie de son œuvre, Gary ne parlera explicitement de la Shoah que tardivement. En 1966, il visite le Ghetto de Varsovie avec Jean Seberg. Il a un choc, physique et psychologique. Il le traduit en 1967 en un roman hors du commun, qui choque alors la France et enthousiasme l'Amérique (où réside une communauté juive importante qui comprend…) : « *La danse de Gengis Cohn* ». Remettons nous dans le contexte de l'époque : à la fin des années 70, la Shoah reste encore peu représentée en France. La projection du film de Lanzmann, qui constitue pour beaucoup d'entre nous notre représentation de la Shoah, n'arrive qu'en avril 1985.

Ce roman est donc l'un des premiers écrits à faire entrer la Shoah dans la Littérature française (après Primo Levi notamment) et dans une fiction, qui plus est humoristico-satirique! C'est l'histoire d'un dibbouk, fantôme d'un juif assassiné, qui hante la tête d'un commissaire ancien nazi. Ce dernier n'est autre que l'assassin de ce juif assassiné par balle

en montrant ses fesses. Outre l'histoire, vampirique, le titre même est à souligner : *Gengis Cohn*, jeu de mot entre Gengis Kahn, empereur Mongol, et Gengis Cohen… Et le livre illustre très bien le vampirisme décrit par P. Wilgowitz, quasi double, amenant les deux personnages à n'en faire qu'un seul.

Quelques années plus tard, Gary invente Ajar. Ajar exprimera t'il davantage sa judéité que Gary ? Nul doute à cela selon la « communauté garyenne »! Il retrouve alors véritablement sa judéité, dont il n'a plus honte, il se range du côté des victimes de l'Histoire, noirs, arabes et juifs survivants de la Shoah. Pour la première fois selon Paul Audi, il exprime un « nous les juifs », et ce dans les quatre livres écrits par Ajar. Or en seconde partie, nous avons vu la rupture opérée par le grand-père paternel de Gary avec la lignée Katz qui le précède, rupture faite a priori pour l'amour d'une femme et qui marque la fin du devoir des Cohanim d'être dévoué au Temple de Jérusalem. Selon moi, Gary, bien malgré lui, par les mots d'Ajar, incarné par son petit-cousin, fils inventé, retisse un lien avec son arrière grand-père, Mordekhai-Shlomo et la mission des Cohen en portant haut et fort la parole d'amour du Peuple juif, et renoue avec la paternité qui transmet ce qu'il a de plus cher, les mots...
Je soulignerai à titre d'illustration que la communauté juive a reconnu cela en donnant le nom de Romain Gary à l'Institut français de Jérusalem en 2000, ils l'ont ainsi reconnu comme le plus juif de nos écrivains français…

CONCLUSION

En introduction je demandais qui était Romain Gary ? Emile Ajar nous aide t'il à mieux connaître Romain Gary? Romain Gary se sentait être personne comme le dira véhément Paul Pavlowitch dans le documentaire de P. Kohly en 2010 : « *le thème de Gary n'est pas le double mais de n'être plus personne, et l'affrontement face à lui-même, donc face à personne, est insupportable* ».
Gary touche avec Ajar les limites du mythe de l'auto-engendrement familial et de sa place de *figurant prédestiné* au sens où l'entend Racamier « *de celui qui porte, à son insu (Gary en était conscient !), la charge de représenter et d'incarner l'idéal narcissique familial. C'est un Héros grandiose et mégalomaniaque, consacré à la cause qu'il incarne. Devant le risque de fêlure de l'unisson familiale, l'escalade narcissique se renforce et s'accélère jusqu'au délire* ». Ajar est cette fêlure… qui entraîne Gary là où jamais il n'aurait cru aller…
Alors même que Gary se croit à nouveau maître de son destin, qu'il dépasse l'âge auquel sa mère est morte, qu'il entre pleinement dans cette affaire que lui seul a décidé, créer Emile Ajar le plonge malgré lui, consciemment et inconsciemment, dans un face à face à l'autre, qui résiste à son emprise, le met face à son histoire familiale et à sa part de déterminisme, auquel toute sa vie il a tenté d'échapper et le lie à la communauté juive, sa communauté, retrouvant la mission initiale de sa *lignée des épées*, interrompue par son grand-père, les Cohanim. La promesse d'Ajar est désormais claire : c'est une promesse d'amour de l'Autre, exprimée dans toute son œuvre.

Cette première réflexion soulève de nouvelles questions. Pourquoi Gary, qui semblait plutôt conscient des mécanismes à l'œuvre, n'intègre pas psychiquement ce qu'il écrit sous la plume d'Ajar ? Comment son fils, Alexandre Gary s'inscrit-il dans cette histoire ? Comment également Paul Pavlowitch et sa déscendance ont-ils réussi, ou non, à *intégrer* ce qu'Ajar

leur avait montré ? En outre, j'évoquerai ici le récent roman « *La Shoah de Monsieur Durand* » : quelle est la juste distance à trouver avec la mémoire de la Shoah, entre mémoire individuelle et mémoire collective, sans se laisser happer par le vampirisme opérant ? Comment intégrer ce double mouvement vital d'oubli et de témoignage ? Avec la mort des derniers survivants, c'est une vraie question. La solution est-elle dans l'oubli ? Ou au contraire, comme certains jeunes israéliens, l'interdiction de cet oubli en se tatouant les numéros d'Auschwitz de leurs ascendants sur l'avant-bras ? L'actualité nous prouve que la mémoire doit rester vivante, consciente, précise, mais qu'il y a une juste distance, intégrative, à trouver, sans quoi l'identité est confuse et peut être sous emprise.

Si Gary était venu me consulter, très lourde eut été ma tâche !
Je l'aurais en premier lieu accompagné dans l'élaboration de son génogramme, l'aidant à remettre du souvenir sur sa mémoire enfouie, et à dégeler les deuils qui lui appartenaient ou non : celui de son frère Joseph, de sa mère, de son père, si absent et présent de sa vie et de sa famille assassinée lors des pogroms et de la Shoah. J'aurais proposé l'ajout des hypothétiques parents de Mina (ou d'Eliasz) et du 1è époux de Rivka-Zlata Trabunski, sa grand-mère paternelle. Puis j'aurais proposé à Gary une série d'actes symboliques pour intégrer cette histoire, la « clôturer » : se rendre à Vilnius (ville qui l'honore avec fierté), aller sur le site de Ponary, en rapporter de la terre et la déposer sur la tombe de sa mère à Nice. Je lui aurai proposé de célébrer un *yizkor*, *ie* en hébreu « qu'il se souvienne », prière ashkenaze faite par ceux qui ont perdu un ou plusieurs parents. Il s'agit d'une demande à Dieu de se souvenir des défunts et d'élever leur âme vers le gan Eden. C'est à faire quatre fois par an avec un *minyan*, à savoir au moins dix personnes juives majeures au cours des fêtes suivantes : Yom Kippour, Shemini Atzeret, dernier jour de Pessah et charouot. Je lui aurais aussi un acte symbolique autour de son vrai nom, Roman Kacew, voire celui de Roman Katz, qu'il ne put jamais porter...

Et pour finir cet article, je conclurai avec une dernière citation de Gary, tirée de son premier livre publié, *Education européenne* : «*Debout au milieu de la cave puante, vêtu de chiffons sales, l'enfant juif aux parents massacrés dans un ghetto, réhabilitait le monde et les hommes, réhabilitait dieu. Il jouait. Son visage n'était plus ridicule, et, dans sa main menue, l'archet était devenu une baguette magique* ».

BIBLIOGRAPHIE

LIVRES

Myriam ANISSIMOV, *Romain Gary, le Caméléon*, Denoël, fev. 2004

Lesley BLANCH, *Romain, un regard particulier*, Editions du Rocher, 2009

Felix GUIRAND – Joël SCHMIDT, Mythes et mythologies, Lrousse inextenso, 2008

Jean-François HANGOUËT, *Romain Gary, à la traversée des frontières*, Découvertes Gallimard, septembre 2007

Nancy HUSTON, *Tombeau de Romain Gary*, Actes Sud, 1995

Sylvie PONS NICOLAS, *De la honte primaire à la culpabilité oedipienne,* article extrait de la Revue française de psychanalyse, 2012/5 (Vol 76), pp. 1511-1516

Paul-Claude RACAMIER, *Le génie des origines – Psychanalyse et psychose*, Payot-Rivage, 2005

Salomon SELLAM, *Le syndrome du gisant, un subtil enfant de remplacement*, Berangel, 2004

Nathalie SKOWRONEK, *La Shoah de Monsieur Durand*, Gallimard, 2015

Katell THOMAS, *Romain Gary songe l'humain*, Acta fabula, vol. 11, n° 5, Notes de lecture, Mai 2010, URL : http://www.fabula.org/revue/document5701.php, page consultée le 22 octobre 2015

Serge TISSERON, *Secrets de famille Mode d'emploi*, Marabout, 2009

Pérel WILGOWICZ, *Le vampirisme, de la dame blanche au Golem, Essai sur la pulsion de mort et l'irreprésentable*, Cesura, 2000

Livres lus de Romain Gary (par ordre de lecture personnelle)

Lady L, Folio, 1963

Clair de femme, Folio, 1977

La vie devant soi, Folio, 1975 (signé Emile Ajar)

Au-delà de cette limite le ticket n'est plus valable, Folio, 1975

Gros-Câlin, Folio, 1974 (signé Emile Ajar)

La promesse de l'Aube, Folio, 1960

Chien Blanc, Folio, 1970

L'affaire homme, Folio, textes réunis de Gary de 1957 à 1980

Pseudo, Folio, 1976 (signé Emile Ajar)

La danse de Gengis Cohn, Folio, 1967

FILMS, VIDEOS et DOCUMENTAIRES

Site de L'INA et nombreuses videos interviews de Gary ainsi que :

Anne Andreu, *Eternelle Jean SEBERG*, 2013, 52'

Anna-Celia Kendall, *Les Yatskan*, ARTE, 2015, 54'

Philippe KOHLY, *Gary/Ajar, Le roman du double*, ARTE France, 2010, 60'

Variety MOSZYNSKI, *Romain Gary*, de, 1989, 54'

Laszlo Nemes, film, *Le fils de Saül*, 2015 (notamment sur les SonderKommandos d'Auschwitz)

Loïc SALFATI, *Centenaire de la naissance de Romain Gary,* Web documentaire d'une dizaines d'heures d'entretien- site de l'Institut Français de Vilnius, 2014 (http://www.institutfrancais-lituanie.info/webdoc/) où témoignent notamment Paul AUDI, Mireille SACOTTE, Jean-François HANGOUET, Jean-Marie Rouart, etc, de la « communauté garyenne » et des historiens et conservateurs de Lituanie.

Emission Apostrophe du 3 juillet 1981 avec Paul PAVLOWITCH

Wikipedia pour différentes recherches historiques et sur la culture juive.

Annexe 2 : Repères chronologiques Histoire, vie et œuvre de Romain Gary (1/2)

1910-1920

SA VIE

08/05/14 : naissance Roman Kacew (RG)
1915 : père mobilisé, 1ère GM avec Russes
1915-1921 : fuite de RG et sa mère en Russie

SON OEUVRE

HISTOIRE

- **1914** : Wilno, empire russe 1è Guerre Mondiale (GM)
- **1915** : allemands entrent à Wilno
- **1917** : révolution russe
- **1920** : Wilno annexé par la Pologne
- **11/11/18 :** Fin de la 1è GM

1920-1930

1921 : retour RG à Wilno
1925 : séparation des parents
1926-1928 : RG vit à Varsovie chez tante mat.- travaux de traduction russe/polonais
23/08/28 : arrivée à Nice de RG et sa mère
17/10/29 : divorce traditionnel parents (guèt)
Oct. 29 : entrée au lycée

- **1922** : Wilno devient polonaise : Vilna
- **1929** : crise économique mondiale

1930-1940

1933 : RG entre à la fac de Droit à Aix-en Provence
1934 : études à Paris et publication de nouvelles dans revues
05/07/35 : naturalisation française
37 : préparation militaire supérieure
08/07/38 : licence de Droit
04/11/38 : service militaire Armée de l'Air, Salon-de-Provence

1937 : *Le vin des Morts* (édition posthume)

- Drôle de guerre
- **22 juin 40 :** Armistice française
- **18/06/40** Appel du Général de Gaulle

1940-1950

08/08/40 : intègre Forces Aériennes Françaises Libres escadrille Lorraine (distincte RAF), Londres
16/02/41 : décès de sa mère
41-42 : parcourt l'Afrique dans différents postes militaires
42 : Damas, grave Fièvre Typhoïde
25/01/44: grave accident en bombardier=>il ne volera plus
04/04/45 : mariage avec L. Blanch
08/45 : Croix de Guerre avec Palme de Bronze, Légion d'Honneur
25/10/45 : intègre le Ministère Affaires Etrangères (MAE)
45-47 : poste diplomatique à Sofia
49 : postes diplo Paris, Berne

1944 : *Forest of Anger* (*Education européenne*, 1945) – Prix des Critiques, 7/11/45
1946 : *Tulipe*
1948 : *Le grand vestiaire*

Annexe 1 : Repères chronologiques Histoire, vie et œuvre de Romain Gary (2/2)

1950-1960

52-54: porte-parole de la Délégation française aux Nations Unies, NYC, USA
1954-55 : dépression, séjour en HP
1955-1961: RG nommé Consul Général de France à Los Angelès (USA)
1956 : rencontre Jean Seberg (actrice)
1956 : reçoit le prix Goncourt pour *Les racines du ciel*

1952 *: Les couleurs du jour* (échec)
1956 : *Les racines du ciel*
1958 *: L'homme à la colombe* (signé Fosco Sinibaldi)
1958 : *Lady L* (écrit en anglais puis publié en France en 1963)

- **1954-1962** : Guerre d'Algérie

1960-1970

1961 : disponibilité du MAE (RG 47 ans)
17/07/62 : naissance d'Alexandre Gary
16/10/63 : mariage avec Jean Seberg
1967-68 : mission de 18 mois au Ministère de l'Information

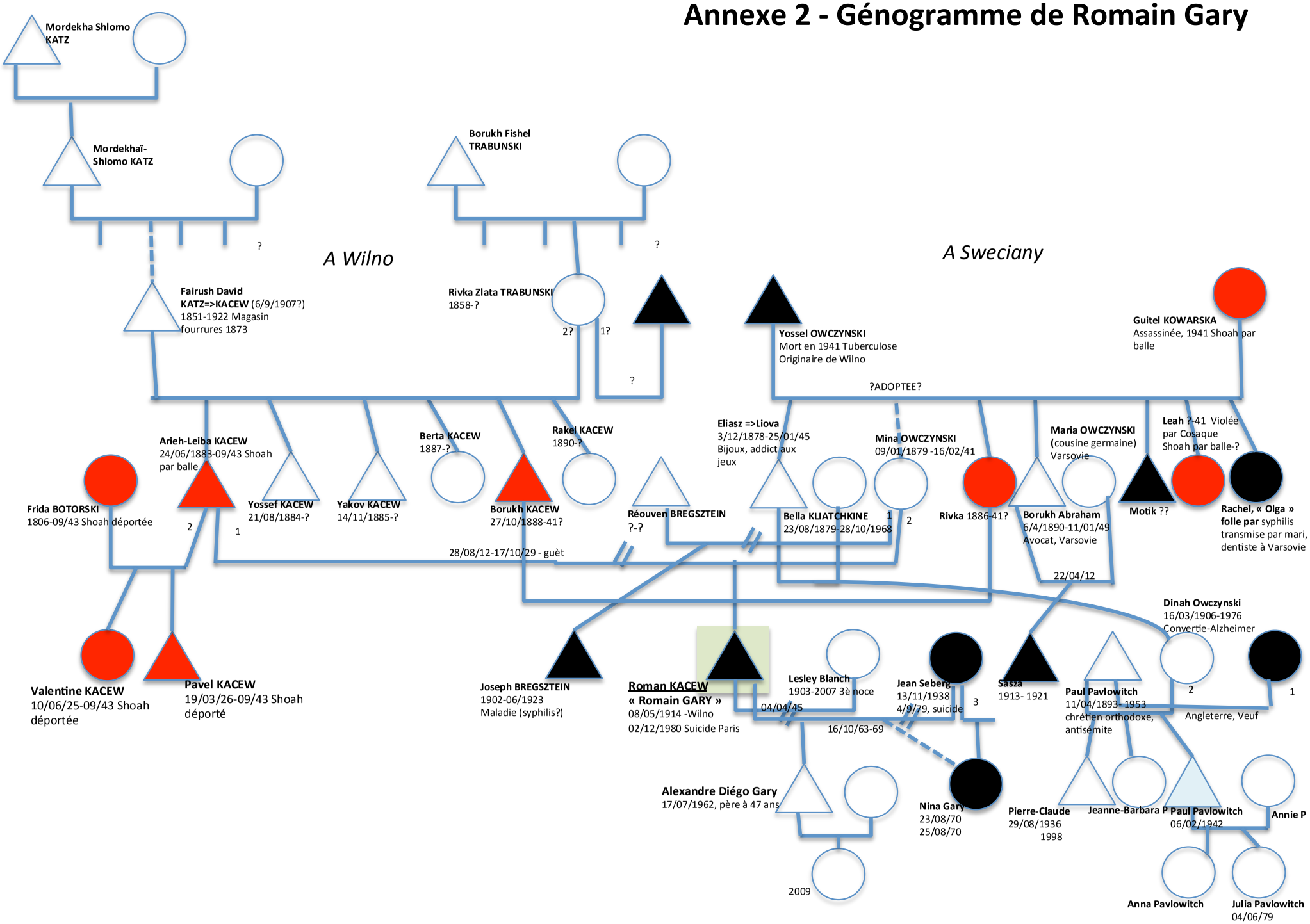
1960 *: La promesse de l'aube*
1961 *: Johnnie Cœur* (théâtre)
1962 *: Gloire à nos illustres pionniers*
1965 *: Pour Sganarelle*
1966 *: Les mangeurs d'étoiles*
1967 *: La danse de Gengis Cohn*
1968 *: La tête coupable*
1968 *:* film*, Les oiseaux vont mourir au Pérou*
1969 *: Adieu Gary Cooper*

- **Avril 68** : mort de Martin Luther King
- **France** : mai 1968
- **9/11/70** : mort du Général De Gaulle

1970-1980

23-25/08/70 : naissance/Mort de Nina Gary
1975 : reçoit le prix Goncourt pour *La vie devant soi* (Emile Ajar)
1976 : mort de sa cousine Dinah
4/09/79 : suicide de J. Seberg
26/10/79 : émancipation de son fils (17A)
02/12/80 : suicide à Paris (108, rue du Bac)

1970 *: Chien Blanc*
1971 *: Les trésors de la mer Rouge* - **1972** *: Europa*
1972 *:* film*, Kill* - **1974** *: La nuit sera calme*
1974 *: Les têtes des Stéphanie* (signé Shatan Bogat*)*
1974 *: Gros-Câlin* (signé Emile Ajar)
1975 *: Au-delà de cette limite votre ticket n'est plus valable*
1975 *: La vie devant soi* (signé Emile Ajar)
1976 *: Pseudo* (signé Emile Ajar)
1977 *: Clair de femme* - **1978** *: Charge d'âme*
1979 *: L'angoisse du Roi Salomon* (signé Emile Ajar)
1979 *: La bonne moitié*
1979 : *Les Clowns lyriques* (réécriture des *couleurs du jour*) - **1980** *: Les Cerfs-Volants*
1981 *: Vie et Mort d'Emile Ajar* (posthume)

- **23/11/76** : mort d'André Malraux (ami RG)
- **23/07/79** : mort de Joseph Kessel (ami RG)

Annexe 2 - Génogramme de Romain Gary